

Le bruit et le remuement

Charlotte Abramovitch

Numéro 82, automne 2020

La pandémie, avant, pendant et après

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94680ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Abramovitch, C. (2020). Le bruit et le remuement. *L'Inconvénient*, (82), 32–37.

Le bruit et le remuement

ESSAI Charlotte Abramovitch

Va, mon peuple, retire-toi dans tes demeures,
et ferme les portes derrière toi ;
cache-toi un court instant,
jusqu'à ce que la bourrasque soit passée
(Isaïe 26:20)

LA MALADIE DE JACOB

La longévité des personnages de la Genèse est légendaire, cette fameuse longévité qui diminue d'une génération à l'autre, au fur et à mesure que l'espèce croît et se multiplie. Et vous aurez sans doute remarqué que, dans ce monde semi-fabuleux, il n'y a guère d'autre mort que naturelle, du moins pour les Hébreux et leurs ancêtres directs. Qu'on vive près d'un millénaire, tel Adam, Mathusalem ou Noé, ou, plus près de nous et moins mythologiquement déjà, un siècle ou deux, on n'est jamais fauché dans la fleur de l'âge à cette époque – l'infortuné Abel faisant figure d'exception, bien sûr, tout comme son assassin de frère, d'ailleurs, si l'on en croit une légende apocryphe voulant qu'il ait succombé à une flèche accidentelle lors d'une partie

de chasse. D'Abraham, le texte nous dit qu'il défailit et mourut dans une heureuse vieillesse, âgé et rassasié de jours, et qu'il alla rejoindre ses pères. Son fils Isaac lui aussi défailit, mourut et rejoignit ses pères, vieux et rassasié de jours. Hormis ce que le verbe *défaillir* peut sous-entendre, nulle part il n'est question de maladie. Celle-ci ne fait son apparition qu'à la fin du livre, une génération plus tard : « Il arriva, après ces faits, qu'on dit à Joseph : ton père est malade. » (Gen. 48:1) En compagnie de ses deux fils, ledit Joseph accourt aussitôt au chevet de Jacob qui retrouve momentanément assez de forces pour se dresser sur son séant et accueillir les visiteurs. Le mourant demande à son fils de faire venir le reste de la fratrie. C'est l'épisode de la « bénédiction » de Jacob faite aux douze tribus, suivie

des dernières volontés et de la mort du patriarche. Le Zohar commente ce passage de la façon suivante :

Dans les temps anciens, avant l'avènement de Jacob, l'homme vivait tranquillement chez lui, dans sa maison. Quand arrivait pour lui le moment de mourir, la mort le surprenait, et il mourait sans maladie. Quand vint Jacob, il adressa cette prière au Saint Béni-Soit-Il : « Maître du monde, je te demande de faire en sorte que l'homme tombe malade deux ou trois jours et qu'il ne rejoigne ses pères qu'après qu'il aura exprimé ses dernières volontés à sa famille et qu'il se sera repenti de ses fautes. » Le Saint Béni-Soit-Il en convint et exauça son vœu. (Zohar II, 174b)

Pour le luxe de pouvoir tomber malade et s'en remettre, il faudra patienter encore un peu. Quoi qu'il en soit, cette occurrence d'une maladie innocente et *désirée* n'est-elle pas singulière ? Avec ou sans l'interprétation du Zohar, on est loin des récits typiquement bibliques avec leur lot de châtements divins, souvent collectifs. Mais que signifie exactement le mot *malade* employé dans le verset cité ? Quand on se pose ce genre de question, en général, il est instructif d'ouvrir un dictionnaire des concordances bibliques pour examiner les différents contextes dans lesquels apparaît un même mot ou une même racine. Ainsi, de la Genèse on passe (entre autres) au chapitre 16 du Livre des Juges, où Samson le nazir, pressé par Dalila de lui révéler le secret de sa force herculéenne, lui fait cette réponse : « Si l'on me coupait les cheveux, je perdrais ma force et je deviendrais faible comme tout autre homme. » Les différentes traductions françaises ne tombent pas dans le piège de rendre ce passage par « je deviendrais *malade* comme tout autre homme » – et pourtant, c'est ce qui est écrit en hébreu ou, du moins, ce qu'entend une oreille contemporaine. L'exégèse biblique se sert du passage des Juges pour éclaircir celui de la Genèse : Jacob n'est pas atteint d'une maladie au sens clinique du terme, il n'est pas souffrant, mais affaibli. On se dit alors que cette nuance n'a pas échappé aux fins hébraïsants qu'étaient les rédacteurs du Zohar : si ce n'est que cela, la maladie, une faiblesse, une manière de ne pas être arraché trop abruptement à ce monde-ci (surtout si

l'on y vit tranquillement), une occasion de mettre un peu d'ordre dans ses affaires, de prendre congé de ses proches et d'expié ses fautes pour partir la conscience tranquille – cette maladie, qui ne l'appellerait pas de ses vœux ? La maladie comme *happy end*, en quelque sorte, au terme d'une vie comblée et d'une heureuse vieillesse. Même un non-croyant ne dirait pas non. Surtout un non-croyant, en fait. La maladie de Jacob a quelque chose de lyrique qui ne saurait déplaire à l'homme contemporain.

LA MALADIE DE MYRIAM

Au fur et à mesure que l'on avance dans le récit, la maladie se met à perdre de sa rassurante modernité. Joseph meurt aussi paisiblement que ses aïeux, ce sur quoi s'achève la Genèse. Lorsqu'on passe aux livres suivants, on a fait un bond de quatre cent trente ans. C'est déjà plus près de nous, chronologiquement à tout le moins. Naissance et jeunesse de Moïse, révolte, refus obstiné du Pharaon de libérer les Hébreux, plaies d'Égypte, etc. : voilà, pour rappel, le début de l'histoire racontée dans l'Exode et le reste du Pentateuque. Ces fameuses plaies (dont la dixième donne lieu au premier grand confinement de l'histoire) ne sont pas sans rappeler le Déluge ou la destruction par le feu et le soufre de Sodome et Gomorrhe, mais c'est la première fois que ce sont des maladies qui tiennent lieu de châtement. Des maladies, vraiment ? Eh bien oui, puisqu'après la traversée de la mer Rouge, Dieu dit à Moïse : « Si tu écoutes attentivement la voix de l'Éternel, ton Dieu, si tu fais ce qui est droit à ses yeux, si tu prêtes l'oreille à ses commandements, et si tu observes toutes ses lois, je ne te frapperai d'aucune des maladies dont j'ai frappé les Égyptiens ; car je suis l'Éternel, qui te guérit. » (Ex. 15:26) Seule la sixième plaie (les furoncles et pustules) en est vraiment une, mais passons, il y aurait trop à dire à ce propos.

Plutôt, arrêtons-nous un instant à l'une des maladies bibliques par excellence, la « lèpre » (qui a peu à voir avec la lèpre telle que la médecine la définit, d'où les guillemets). Elle est longuement décrite dans le Lévitique : c'est une affection de la peau et quiconque en présente les symptômes doit se faire examiner par un prêtre, qui déterminera s'il s'agit bel et bien d'une lèpre, ou d'un simple exanthème. Le patient sera déclaré impur dans le premier cas, pur dans

le second. Un isolement de sept jours hors du camp (on est en plein désert, en route vers la terre promise) est prescrit à l'impur, renouvelable de sept jours en sept jours, selon le diagnostic du prêtre. Lorsqu'après un bain rituel le lépreux a retrouvé sa pureté, il doit encore, par le truchement du prêtre, offrir un sacrifice à l'Éternel, et c'est alors que la quarantaine peut être levée. Il n'est pas aisé de comprendre le sens de la pureté et de l'impureté bibliques ; à elle seule, la distinction entre pureté/impureté rituelle et morale exigerait de fastidieux développements dans un domaine que je ne maîtrise pas, donc là encore, passons, c'est le meilleur moyen d'éviter de parler à tort et à travers.

Attardons-nous plutôt au chapitre 12 du Livre des Nombres, qui commence ainsi : « Myriam et Aaron parlèrent contre Moïse au sujet de la femme éthiopienne qu'il avait épousée, car il avait épousé une femme éthiopienne. » (Elle n'est pas nommée ici, mais il s'agit de Zéphora, la fille de Jéthro.) Dieu, personnage omniscient par excellence, entend les deux calomnieurs, Myriam surtout ; il se fâche et descend dans une colonne nébuleuse pour venir les gronder. Lorsque la nuée se dissipe, Aaron se tourne vers sa sœur et la voit lépreuse. Elle est blanche comme neige, nous dit le texte. Aaron s'adresse alors à leur frère Moïse : « De grâce, mon seigneur, ne nous fais pas porter la peine du péché que nous avons commis en insensés, et dont nous nous sommes rendus coupables ! » (Nombres 12:11) Un verset plus loin : « Et Moïse implora l'Éternel en disant : Seigneur, oh ! guéris-la, de grâce ! » (12:13) En guise de réponse, l'Éternel exige qu'elle soit séquestrée sept jours hors du camp. Aussi tout le peuple doit-il patienter sept jours avant de se remettre en route. (Rien d'étonnant à ce que le voyage ait duré quarante ans, pourrions-nous faire remarquer, mais ce serait une autre histoire.) L'hébreu biblique ne manque pas de vocabulaire pour dire la douleur physique, mais nulle part, dans le passage qui nous occupe ici, il n'en est question : tout semble se jouer sur un plan moral.

C'est, en tout cas, la lecture que la tradition rabbinique en a faite. Cet épisode a été commenté tant et plus par les Sages du Talmud, et aussi, depuis le Moyen Âge, par toute une lignée d'exégètes, si bien que dans l'imaginaire collectif la lèpre biblique est devenue la « maladie de la

médiance » – précisons au passage que la proximité phonétique entre les mots *lépreux* et *médiant* en hébreu y est pour quelque chose. Donc, direz-vous, si c'est parce que vous vous êtes rendu coupable de débinage que soudain vous êtes frappé de blancheur sépulcrale, alors la séquestration hors du camp, le *confinement* comme on dirait aujourd'hui, n'a rien d'une mesure de précaution sanitaire. Tout se passe dans l'histoire comme si on avait dit à Myriam : allez, file dans ta chambre. Mais pourquoi cette punition et pas une autre ? La Mishna (traité Arakhin 16b), qui a toujours réponse à tout, nous explique que, une parole malveillante ayant pour effet de séparer un mari de sa femme, ou un homme de son prochain, celui qui a séparé par la médiance sera séparé à son tour. Et si, dans cette affaire, le symptôme en soi n'est pas contagieux, on ne saurait en dire autant de sa cause...

Il a été question plus haut du Lévitique, mais nous n'avons pas révélé en quoi consistait le sacrifice prescrit dans le rituel de purification du lépreux. Il s'agit de bois de cèdre, d'écarlate, d'hysope et de deux oiseaux, dont l'un sera immolé et l'autre relâché après avoir été trempé dans le sang du premier. Les végétaux n'auraient-ils pas suffi ? s'interroge anxieusement l'écoresponsable qui sommeille en nous. Si vous lisez le Pentateuque dans une édition qui intègre en bas de page les commentaires de Rachi de Troyes, exégète du 11^e siècle, vous y apprendrez, comme je viens de le faire, que le lépreux « a été puni pour ses bavardages et sa médiance ; c'est pourquoi sa purification se fait au moyen d'oiseaux qui jacassent et qui caquètent en permanence ».

AVANT BABEL

Avec ses prêtres, ses sacrifices propitiatoires et expiatoires, sa pureté et son impureté, le Lévitique, qui traite en détail des lois fraîchement reçues par Moïse, m'évoque un monde radicalement ancien. Dépassé, serais-je même tentée de dire, puisque depuis la destruction du second temple de Jérusalem, il y a presque deux mille ans, plusieurs des rituels prescrits par ce livre n'ont plus cours, la prière ayant remplacé le sacrifice dans l'exercice du culte. Quant à la mystérieuse lèpre biblique, les textes de la tradition nous disent qu'elle a disparu avec la destruction du premier temple, en 586 avant notre ère. Du point de vue de certains croyants qui

attendent l'arrivée du Messie qui rebâtera le temple, le monde du Lévitique n'est pas dépassé du tout, seulement suspendu pour un temps indéfini. À chacun son eschatologie. Quoi qu'il en soit, en regardant aller notre monde, il m'a souvent semblé que la Genèse, bien qu'elle raconte des histoires chronologiquement antérieures à l'épisode du mont Sinai, ne manque pas d'actualité, et encore moins d'avenir – à condition toutefois qu'on la prenne à rebours. Aux lois mosaïques, trop tribales, trop contraignantes (six cent treize commandements), souvent obscures et parfois même, comme nous venons de le voir, caduques, ne préférons-nous pas une traversée du désert en sens inverse qui nous fasse *revenir* aux sept lois de Noé, plus universelles et moins verticales – et possédant, en puissance, de quoi remplir tous les vides juridiques que l'époque ne manque jamais de repérer ? Et il n'y a pas que la loi, pensons à la santé : la longévité va croissant ; nous ne connaissons plus ni la peste ni le choléra, la lèpre encore moins, et même la grippe espagnole se perd dans les brumes d'un lointain passé ; des maux qui nous affectent encore, beaucoup sont désormais curables. En 2020, une inquiétante pandémie nous prend par surprise et exige de nous quelques petites concessions, mais notre solide foi en l'Homme tout puissant nous préserve du désespoir (plus fort que Samson, l'humain moderne trouvera bien un vaccin). Si, dans la chronologie biblique, les patriarches ne sont pas encore entrés dans la période des maladies comme punition divine, nous, les modernes, il y a un moment déjà que nous en sommes sortis... Et le globish que nous parlons partout, dehors comme dedans, toujours haut et fort, n'est-il pas un beau pied de nez à la dispersion babélique voulue par le Créateur ? J'ai souvent imaginé qu'à l'issue de cette Genèse inversée, après je ne sais combien de générations de plus en plus espacées dans le temps, de plus en plus décroissantes et, comme Noé avant la sortie de l'arche, végétariennes, une poignée d'élus se partageraient ad vitam æternam une planète vide et facile à vivre comme l'Éden. Là, de deux choses l'une : n'ayant plus à cultiver la terre, on aurait tout loisir de se cultiver l'esprit sept jours sur sept par l'étude de ses classiques, sacrés et profanes, dans le texte de préférence, en traduction s'il le faut, ce qui signifie qu'après chaque lecture de la Genèse on ne manquerait pas de trouver tantôt soulageant, tantôt terrifiant d'avoir

bouclé la boucle ; ou bien, les derniers hommes étant aussi illettrés que les premiers, ceux-là auraient une mémoire aussi vierge et un esprit aussi insouciant que ceux-ci et leurs journées s'écouleraient dans l'instantisme et la plus parfaite oisiveté – par quoi la boucle serait vraiment bouclée.

LA VISITE AUX MALADES

Mais laissons cette chimère régressiste et revenons une dernière fois au Lévitique et au Livre des Nombres qui le suit, fût-ce pour constater que nulle mention n'y est faite du devoir de rendre visite aux malades, pourtant l'un des piliers de l'éthique juive. Étrange, quand même, car à supposer que les jacasseurs et les caquetteux méritassent pleinement leur réclusion correctionnelle, il devait bien y avoir ici et là des gens souffrants, victimes d'autres maladies que la lèpre biblique, qu'il eût été cruel de ne pas aller reconforter. Un esprit chagrin se demandera si c'est parce que les Hébreux, dans leur campement de fortune au milieu du désert, organisé autour de la tente d'assignation, vivaient si entassés les uns sur les autres et prenaient si bien soin les uns des autres que l'idée même ne les eût pas effleurés, toute visite supposant une séparation préalable, une distance à franchir, un rideau à écarter ou une porte à ouvrir... Pour ceux que cela intéresse, le Talmud est riche d'enseignements, de réflexions et d'anecdotes sur le devoir de rendre visite aux malades, devoir institué par la loi orale (la Mishna), après la période biblique. Ici, pas de sacrifice, même symbolique – une simple prière suffit : « Seigneur, oh ! guéris-la [ou : guéris-le], de grâce ! » (Nombres 12:13) – du déjà-vu pour les lecteurs qui ont eu la gentillesse de me suivre jusqu'ici. Que leur patience soit récompensée par un très beau texte qui nous éloigne un peu, mais un peu seulement, du temps des prophètes :

Quand j'étais tout enfant, le sort d'aucun personnage de l'histoire sainte ne me semblait aussi misérable que celui de Noé, à cause du déluge qui le tint enfermé dans l'arche pendant quarante jours [sic]. Plus tard, je fus souvent malade, et pendant de longs jours je dus rester aussi dans l'« arche ». Je compris alors que jamais Noé ne put si bien voir le monde que de l'arche, malgré qu'elle fût close et qu'il fit nuit sur la terre. Quand commença ma convalescence,

ma mère, qui ne m'avait pas quitté, et la nuit même restait auprès de moi, « ouvrit la porte de l'arche » et sortit. Pourtant comme la colombe « elle revint encore ce soir-là ». Puis je fus tout à fait guéri, et comme la colombe « elle ne revint plus ». Il fallut recommencer à vivre, à se détourner de soi, à entendre des paroles plus dures que celles de ma mère ; bien plus, les siennes, si perpétuellement douces jusque-là, n'étaient plus les mêmes, mais empreintes de la sévérité de la vie et du devoir qu'elle devait m'apprendre. Douce colombe du déluge, en vous voyant partir comment penser que le patriarche n'ait pas senti quelque tristesse se mêler à la joie du monde renaissant ? Douceur de la suspension de vivre, de la vraie « Trêve de Dieu » qui interrompt les travaux, les désirs mauvais. « Grâce » de la maladie qui nous rapproche des réalités d'au-delà de la mort [...].

L'auteur de ces lignes, c'est le jeune Marcel Proust, en 1893, dans la lettre à son ami Willie Heath qui tient lieu de préface au recueil *Les plaisirs et les jours*. L'enfant qu'il fut aurait-il, comme le Jacob du Zohar, prié pour tomber malade – et s'en remettre ? Ce repos heureux dans une chambre, à l'abri du bruit et du remuement, m'évoque moins l'image d'un grabataire que l'idée du Créateur au septième jour. Repos précoce, me direz-vous, puisque toute la *Recherche* était encore à écrire. Oui, certes, mais qu'est-ce que le septième jour pour l'homme, créé au sixième ? Puisqu'il y a un temps pour tout, le travail viendra plus tard, se dit-il.

DÉCONFINEMENT

Comme après shabbat, ou après une convalescence, il a bien fallu, après le confinement, recommencer à sortir, se détourner de soi, prendre les transports en commun pour retourner au bureau. Ah, douceur du télétravail, grâce du confinement, que dis-je, de la séclusion, qui nous épargne chaque jour plus d'une heure de trajet ponctué toutes les minutes par des bips-bips et des annonces sonores à nous percer les tympans pour que nous sachions dans quel train en direction de quelle station nous nous trouvons, quel sera le prochain arrêt, quelles correspondances peuvent s'y effectuer ; pour que nous fassions attention aux portes qui vont s'ouvrir, pour que nous fassions attention

aux portes qui vont se refermer, pour que nous ne laissions pas nos effets personnels sans surveillance, pour que nous ne fumions pas sur le quai – le tout dans la langue du pays puis répété en post-pré-babélien, au cas où, parmi les aveugles et les analphabètes à qui les deux tiers de ces annonces sont vraisemblablement destinés, il y aurait des touristes. Oui, en mai dernier, il fallut recommencer à entendre ces paroles plus dures que le doux pépiement des oiseaux à la fenêtre de l'arche, des paroles que même les meilleures boules Quies ne savent pas filtrer, des paroles devenues encore plus dures qu'elles ne l'étaient déjà depuis l'ajout d'un message, en bilingue lui aussi et martelé toutes les quatre-vingt-dix secondes, qui commence par « Ensemble contre Corona ! » et dont je vous épargne la suite.

Difficile abstraction faite des si bien nommés haut-parleurs, au début du « déconfinement », j'ai trouvé les gens bien silencieux dans les transports en commun. Si, au temps de Moïse, on endiguait le flux de paroles vaines dans la sphère sociale en isolant celui qui s'en était rendu coupable, le temps qu'il fasse pénitence, à chaque époque ses remèdes, me suis-je dit, et quelle géniale idée que le port du masque dans les lieux publics, dès lors que ce bout de tissu, si peu esthétique soit-il, a pour effet de nous rabattre le caquet. J'ai dû m'enthousiasmer un peu trop hâtivement, ou sous-estimer les capacités d'adaptation d'Homo loquens à ces nouvelles circonstances : au bout de deux ou trois jours, les passagers se sont habitués à leur harnois réglementaire, et si personne ne sait encore avec certitude si les microscopiques virus à couronne passent ou non à travers, on n'a pas été long à découvrir ce qu'il en est des phones. Certes, pour bien se faire comprendre de son interlocuteur, il faut hausser le ton de plusieurs décibels, ce que tout un chacun ne manque pas de faire, surtout au téléphone. J'ignore par ailleurs si notre univers sonore est une imitation de notre univers visuel ou vice-versa ; une chose est sûre, c'est que la sursignalisation ne sévit pas moins dans l'un que dans l'autre. La crise sanitaire a fait exploser les ventes de ruban de marquage – dire qu'au temps où la distanciation n'était encore qu'un concept brechtien, il me semblait déjà que nos villes, et parfois même nos campagnes, avaient atteint le comble de la bigarrure... Qu'en penser maintenant ? Comment appeler cette nouvelle débauche de couleurs *criardes* ?

Sursursignalisation ? Est-ce parce que le désert en était dépourvu qu'on a mis jadis quarante ans à le traverser, alors que d'après Google Maps il ne faut que six jours de marche *nonstop* pour se rendre du Caire à Jérusalem via le mont Sinaï ?

LA GROTTTE DE SIMON BAR YOCHAÏ

Mais je m'égare, comme nos ancêtres, à force de tourner en rond dans mon texte... Il devait y être question de ce que la Bible hébraïque et la tradition juive ont à nous dire des maladies et des épidémies – et pas un mot jusqu'ici sur ces dernières. Si l'espace ne nous manquait pas, il y aurait bel et bien matière à développement, puisqu'ici et là le Talmud en discute et va même jusqu'à en proposer une définition assez précise (si, dans une ville de cinq cents habitants, une maladie entraîne trois morts par jour pendant trois jours, c'est une épidémie). L'espace nous manque, oui, et l'envie aussi, à vrai dire, car explorer le thème des épidémies revient à s'intéresser à la maladie dans une perspective sociale – or qu'avons-nous fait d'autre tout au long de ces pages ? La collectivité est omniprésente dans la littérature biblique : quand Jacob tombe malade, toute sa postérité accourt à son chevet ; quand Myriam est isolée pendant sept jours, aucun texte de la tradition (à ma connaissance du moins) ne relève qu'il pourrait s'agir là d'un insigne privilège : ah, sept jours d'arrêt dans la longue et erratique marche vers la terre promise, sept jours de silence, sept jours de délicieuse solitude, loin du brouhaha de la tribu. Mais c'est bien connu, la tradition juive prend très au sérieux le verset 13 du deuxième chapitre de la Genèse : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul », aussi cherchera-t-on en vain dans les textes un éloge de l'érémisme.

Certes, le cas de Rabbi Simon Bar Yochaï, au deuxième siècle de notre ère sous le règne d'Hadrien, pourrait passer pour une exception : mi-historique, mi-fantastique, la légende relatée dans le Talmud veut que ce sage, rédacteur supposé du Zohar, se soit réfugié dans une grotte en Galilée pour échapper aux persécutions du pouvoir romain. Avec son fils, notre Prospero de l'Antiquité y aurait passé douze ans. Une source et un caroubier magiques subvenaient aux besoins de leur corps ; l'étude du matin au soir et la prière trois fois par jour faisaient le reste. Lorsque, prévenus par un messenger de la mort de l'empereur, les deux ermites remettent le nez dehors, ils aperçoivent un

fermier en train de labourer son champ et se scandalisent d'une occupation aussi servile, aussi étrangère à la sacro-sainte étude. Dieu, toujours omniscient et ne goûtant pas plus le dédain et la cuistrerie que la médisance, les renvoie illico dans leur grotte où ils passent une autre année, le temps de revenir à de meilleurs sentiments à l'égard de la vie matérielle. Une fois de plus, on nous présente l'isolement comme une punition divine, après qu'elle n'a guère été autre chose qu'une contrainte pour échapper à un danger. Très peu pascalien, tout cela, si ce n'est que les deux personnages acceptent de bonne grâce leur réclusion.

ÉPILOGUE

Mais ne prolongeons pas notre défense à peine voilée de la solitude, intéressons-nous plutôt à la collectivité, concluons dans une perspective résolument sociale, optimiste de surcroît. Il y a quelques années, à la lecture de *La peste* de Camus, j'avais noté ce passage : « Sans mémoire et sans espoir, ils s'installaient dans le présent. À la vérité, tout leur devenait présent. » De quelle imperceptible et insidieuse épidémie souffre donc notre époque pour qu'il n'y ait plus pour nous que des instants ? m'étais-je demandé. Et que des écrans, par ailleurs. Et voilà que ce printemps, des millions de confinés ont eu hâte de lâcher leur portable pour aller rendre de « vraies » visites à leurs proches et amis ; on retrouve le sens de la continuité, on fourmille de projets – la nouvelle épidémie, tel un électrochoc, serait-elle en train de nous guérir de l'autre ? ■

Charlotte Abramovitch partage sa vie entre Israël et l'Europe. Elle a publié des textes et nouvelles dans *L'Inconvénient* et *L'Atelier du roman*.